

Littérature

«Je n’ai jamais cessé d’aimer Jésus»

Anne-Sylvie Sprenger

«Soif». On croyait - à juste titre - que le nouveau roman d’Amélie Nothomb reviendrait sur sa passion pour le champagne. On en était loin! La soif dont parle la romancière est sa quête de spiritualité, et plus particulièrement du dialogue personnel qu’elle dit entretenir depuis toujours avec Jésus. Le roman se concentre d’ailleurs sur les dernières heures du crucifié, raconté à la première personne. Véritablement scandalisée par cette notion de sacrifice, l’auteure, rencontrée à Livre sur les quais à Morges, s’invente une autre lecture des événements et prend ses libertés. Si le roman a de quoi choquer certains chrétiens, d’autres préféreront se réjouir que leur Christ soit mis de telle sorte sous le feu des projecteurs. Le roman pouvant de plus, selon de nombreux commentateurs de la scène littéraire, bien remporter le Prix Goncourt. Interview.

En quoi ce livre représente-t-il le livre de votre vie?

Parce que c’est mon projet le plus ancien. J’avais 2 ans et demi quand mon père m’a parlé de Jésus, et ça a été un coup de foudre sans précédent - ni équivalent d’ailleurs dans ma vie par la suite. J’ai toujours su que je me rapprocherais de ce destin d’une manière ou d’une autre. Alors quand je suis devenue écrivain, j’ai su que c’était ce livre-là que je voulais écrire.

Est-ce à dire que votre relation à Jésus est primordiale dans votre existence?

Absolument. On peut dire que je vis avec lui en moi depuis bientôt cinquante ans et il m’importe vraiment. C’est comme dans la chanson des années 80 de Depeche Mode, «Personal Jesus», c’est vraiment ça.

Qu’est-ce qui vous a pareillement subjugué?

C’est surprenant, en effet. D’autant que ce que mon père m’avait dit, c’était le genre de banalités qu’on dit aux enfants. Vous savez: «Jésus est gentil». «Il est venu sur terre pour nous sauver», etc. Or je pense que j’ai compris ces paroles au-delà de ce que mon père disait. En vérité, je me souviens très bien que, dans mon berceau, j’entendais une voix qui me parlait: «C’est moi, c’est moi qui vis en toi, à travers toi...» Alors quand mon père m’a parlé de Jésus, je me suis dit: «Mais voilà, c’est lui! C’est Jésus qui me parle! Et c’est

vrai qu’il nous aime: la preuve, c’est qu’il me parle!»

Quel a été votre cheminement spirituel par la suite, pendant toutes ces années?

J’ai eu une enfance heureuse, classique - si ce n’est par la géographie, du moins par le parcours. Mes parents m’avaient évidemment inscrite au catéchisme, j’appartiens à la famille la plus catholique de Belgique: l’un de mes aïeux a écrit la Constitution du pays, un autre a fondé le Parti catholique belge. Le catéchisme, ça m’était un peu égal, car ce qui comptait pour moi, c’était ma relation à Jésus, qui était très forte. Alors la première communion, pourquoi pas? Et puis, à l’adolescence, j’ai vécu quelque chose de très violent, de très douloureux que j’ai déjà raconté (*ndlr: des attouchements par des hommes sur une plage du Bangladesh*), et là, ça a été tout à coup une prise de conscience brutale.

C’est-à-dire?

Que Jésus avait été sacrifié, qu’il avait été au bout de la souffrance la plus abominable qui soit. Je le savais auparavant, mais cela ne me touchait pas. Et tout à coup, j’ai compris que c’était le cœur du sujet en plus, qu’il se soit sacrifié pour nous sauver, ça, je ne pouvais pas l’admettre. Je ne voyais pas en quoi sa souffrance nous sauvait de quoi que ce soit. Sa souffrance était au contraire une condamnation de notre espèce. Ce moment a aussi été le début d’une crise très longue, suivi d’une longue anorexie, et c’est aussi pour ça que je devais absolument écrire ce livre.

Est-ce à dire qu’à ce moment-là vous vous êtes rebiffée contre la religion?

Contre la religion, certainement, mais cela ne m’a pas brouillée avec Jésus. Je n’ai jamais cessé d’aimer Jésus, pas d’un amour d’amoureuse, mais comme le héros de ma vie. Mais, là, c’était comme avec un ami que je ne comprenais plus. Ou plutôt: je le comprenais, mais il y avait un truc énorme qui m’échappait et qui me posait sacrément problème. C’est aussi pour ça qu’il fallait absolument que j’écrive ce livre à la première personne du singulier. Non pas que je me prenne pour Jésus, je ne suis pas folle à ce point, mais pour m’approcher au plus près de cette crucifixion insoutenable.

Derrière le scandale de la croix, n’y a-t-il pas aussi du merveilleux, qui serait justement le pardon - notion à laquelle vous arrivez à la fin du livre? J’en arrive au pardon, oui, mais absolument pas de manière canonique. Je ne

Amélie Nothomb revisite la crucifixion du Christ dans «Soif». Un roman qui dégage une véritable émotion face à ce sacrifice. Déconcertant

Chrétienne Amélie Nothomb décrit sa foi comme «intransitive, sans objet particulier».

JEAN-BAPTISTE MONDINO

Suisses et Ukrainiens scrutent le formatage social

Scène

«À nos âmes sauvages» réinterprète un roman de Vian, à l’Oriental de Vevey

Des attrape-rêves géants. Leurs fils noirs suggèrent aussi une toile d’araignée, réseau inextricable. L’impression de prise au piège est accentuée par les sons hypnotiques d’une guimbarde. Un dispositif adapté au propos porté sur scène par la C* Dyki Dushi: la présentation d’un système de formatage des individus, dans une libre interprétation d’«Et on tuera tous les affreux» (roman de Boris Vian signé sous son pseudo Vernon Sullivan), où le fou Dr Markus Schutz



Théâtre, danse et musique au menu de la C* Dyki Dushi.

veut supprimer la laideur de la planète en créant des clones d’humains beaux.

Particulièrement du spectacle multidisciplinaire, intitulé «À nos âmes sauvages»: la langue ukrainienne, avec l’actrice Anastassia Perets et la danseuse Viktoriia Donets, ren-

contrées par la cofondatrice de la C*, Madeleine Bongard. Qui explique: «Depuis les événements de Maidan (*ndlr: qui ont mené à la destitution du président*), les jeunes Ukrainiens tentent de faire bouger les choses. Nous ne sommes pas les premiers à travailler de façon transversale avec des artistes de là-bas, mais nous va-et-vient depuis 2017 avec eux entre la Suisse et l’Ukraine sont inédits.» Un terreau influant forcément la création: «Même sans comprendre la langue, le son et le rythme différents modifient notre façon de construire notre pensée», détaille la scénographe, Claire Pinotti. Et la participation d’artistes de l’ex-bloc de l’Est résonne avec un totalita-

risme affleurant dans le texte. Au-delà de l’aspect politique, «Markus fait quelque chose de terrible avec une intention qui paraît bonne au départ, celle de rendre le monde beau. N’avons-nous pas tous quelque chose de lui en nous?» interroge Anastassia Perets. «Sans parler des avancées technologiques de clonage, nous sommes tous formatés, estime Madeleine Bongard: par l’exigence d’avoir le dernier smartphone ou en reproduisant des normes pour appartenir à un groupe, y être aimé et non rejeté.»

ST.A.

Vevey, Théâtre Oriental
Jusqu’au 29 sept (médiation sa 28)
orientalvevey.ch

Repéré pour vous

Rentrée sous le signe de l’amitié

L’Orchestre de la Suisse romande ouvre sa saison lausannoise 2019-2020 à la salle Métropole, ce jeudi 26 septembre, avec deux pointures. Le chef d’orchestre bri-

(en la mineur, op.99) créé par le deuxième. Par-delà les frontières de la guerre froide (l’un était Britannique, l’autre Russe), les deux artistes du XX^e siècle ont aussi su cultiver une amitié légendaire, se soutenant mutuellement malgré la distance. Tous les deux ont d’ailleurs composé des pièces en réaction aux horreurs de la guerre. A.K.Y



Lausanne, salle Métropole
Je 26 sept. (20 h 15)
Rens.: 022 807 00 00
www.osr.ch

Un théâtre, une saison

Le Théâtre de l’Arsenic, à Lausanne, fête ses 30 ans

L’Arsenic, à Lausanne, vit une saison 2019-20 particulière, avec un anniversaire symbolisant sa pérennité: trente ans déjà que le Centre d’art scénique se profile en clé de voûte pour la culture régionale. Bon nombre d’artistes émergents ont aussi démarré entre ses murs, avant de déployer leurs ailes sur les scènes internationales. À l’image de Massimo Furlan, Oskar Gomez Mata, Denis Maillefer et tant d’autres... «L’institution s’est affirmée, depuis une vingtaine d’années, comme un lieu phare des arts scéniques contemporains, relève le directeur, Patrick de Rham.

Le propos est donné par les créateurs. Et la programmation fait la place belle à leurs ambitions et à leur audace.» Avec une ligne exigeante, le lieu parvient aussi à connecter une scène nationale avec un contexte supranational. Tout en mettant en lumière les évolutions de la société. Pour fêter son anniversaire, l’Arsenic souhaite développer deux projets. Le premier est la mise en ligne d’une archive qui présentera toutes ses créations, de 1989 à nos jours. Deuxièmement, le théâtre proposera une publication à lire sur papier ou en ligne, qui retrace tout ce qui a fait sa renommée depuis ses débuts.

Les coups de cœur
«Fire of Emotions: Palm Park Ruin»
La Suisseesse Pamina de Coulon est une des figures montantes de la performance francophone contemporaine. (26-29 sept.).
«Le souper»
Un spectacle d’un repas Julia Perazzini raconte une rencontre imaginée avec son frère, décédé avant sa naissance. (5-10 nov.).
«On of a Kind»
Un spectacle queer d’un niveau stratosphérique conçu par Vincent Riebeek et qui allie à merveille la chorégraphie, la comédie musicale et les acrobaties (23-17 nov.).

La rencontre
Dana Michel
Dana Michel, qui ouvre la saison, est une chorégraphe d’importance internationale, à l’univers personnel d’une extrême justesse et d’une grande subtilité. Côtoyer cette artiste canadienne change la vie. Vraiment...
Le spectacle qu’elle présente à l’Arsenic, «Cutlass Spring», rassemble la performance, l’improvisation intuitive, tout cela au service d’un spectacle sur les identités et la façon dont elle voit la sexualité.

Infos:
Billetterie: Le tarif varie entre 15 fr. (plein tarif) et 10 fr. (réduit). Les réservations se font sur le site. L’entrée est libre pour les enfants jusqu’à 12 ans, accompagnés. Avec l’abonnement de saison, il est possible d’assister à tous les spectacles de la saison pour 100 fr.
Adresse du théâtre:
Rue de Genève 57, 1004 Lausanne.
Infos et réservations:
021 625 11 36 (billetterie) et www.arsenic.ch
A.K.Y



RICHMOND LAM



Créé en 1997, Avenches Opéra a attiré jusqu’à 52 000 spectateurs.

CHRISTIAN BRUN

Déficitaire depuis deux ans, Avenches Opéra ne reviendra pas dans les arènes en 2020

Festival

Plombé par deux exercices déficitaires consécutifs, le rendez-vous d’art lyrique n’organiserait pas sa prochaine édition, mais espère rebondir

Présentée en juin dernier dans sa version revue d’Avenches Opéra, la «Marche des trompettes», extraite du fameux opéra «Aïda» de Verdi, s’est transformée en marche funèbre. Confronté à une fréquentation de 9000 visiteurs pour seulement 7600 billets vendus, le conseil de fondation a annoncé, ce mardi, que le festival ne reviendra pas au calendrier en 2020.

«Les ventes de billets ont été insuffisantes. Neuf mille personnes ont vu le spectacle qui mettait cette année «Aïda» à l’honneur. Ce chiffre est de 20% inférieur aux objectifs que s’était fixés la fondation. Le festival affiche des pertes de l’ordre de 200 000 francs. Il suspendra toute activité au 31 octobre», détaille le communiqué. Les organisateurs remercient toutes les personnes ayant contribué à la réussite artistique de l’événement et mentionnent notamment le directeur Michel Francey, dont ils se séparent, à regret, à la fin du mois d’octobre. Des rumeurs d’un départ du directeur avaient d’ailleurs cours depuis des semaines.

À la présentation de l’édition 2019 en novembre dernier, un budget de 1,8 million de francs était annoncé. Pour l’équilibrer, les organisateurs annonçaient la nécessité de vendre 10 000 sésames, les prix allant de 40 à 180 francs. La manifestation ayant encore réduit ses charges, par exemple en supprimant un écran LED, elle aurait pu équilibrer ses comptes avec 9500 entrées. «Mais il nous manque quand même encore 2000 billets», précise Jean-Pierre Kratzer, président de la Fondation Avenches Opéra.

Le conseil de fondation restera toutefois actif. Son souhait est que l’opéra revienne à l’avenir au programme de l’été avenchois. «Nous avons contacté divers organismes pour savoir s’ils sont intéressés à poursuivre une activité autour de l’art lyrique à Avenches, notamment Avenches Tourisme, mais n’avons pas encore de réponse», conclut le président,

qui rappelle que la mise sur pied d’un tel spectacle se prépare des mois à l’avance. En clair, l’avenir définitif d’Avenches Opéra se jouera ces prochains mois.

Reste à savoir si Avenches Tourisme soutiendra cette main tendue. Gérant l’Office du tourisme local, l’association administre aussi le port et le camping de la cité broyarde. D’où des retombées financières intéressantes. «Mais cela engendre aussi beaucoup de frais, réplique sa présidente, Monique Bessard. Nous devons notamment revoir toute la partie centrale du camping dès l’année prochaine.» Autant dire que le comité ne prévoit pas vraiment d’aide supplémentaire à celle qu’elle apporte déjà, même si aucune décision n’est formellement prise.

Nous avons contacté divers organismes pour savoir s’ils sont intéressés à poursuivre une activité autour de l’art lyrique à Avenches

Jean-Pierre Kratzer

Président d’Avenches Opéra

Directeur de l’Office du tourisme local, Martial Meystre regrette l’annonce de l’opéra, à laquelle il était tout de même préparé, vu les difficultés récurrentes. «Notre offre touristique repose sur trois piliers que sont la culture, le patrimoine et la nature et c’est un coup direct porté au premier pilier», souffle le directeur au sujet du premier open air suisse d’art lyrique.

Municipale en charge des Manifestations, Laure Ryser déplore aussi la disparition de l’un des trois festivals de l’été avenchois. «On souhaite se positionner comme ville de culture et avec Rock Oz’Arènes et le Tattoo, ces trois rendez-vous attirent des publics différents, qui apportent tous une coloration particulière durant l’été», souligne-t-elle. Pas question toutefois de remettre la main au porte-monnaie.

En février 2018, le Conseil communal avait validé un préavis de soutien intitulé «Politique des grands festivals avenchois». Un financement global de 258 000 francs la première année, 279 000 en 2019 et 304 000 en 2020 était alors validé, comprenant la création d’un fonds de soutien de dernier recours de 50 000 francs en 2020. Ce document ne prévoyait pas d’opéra en 2019, le festival ayant annoncé dans un premier temps vouloir devenir bisannuel. Si bien que la Commune a dû rouvrir son portefeuille en début d’année pour 57 000 francs. Cela sans compter qu’elle participe à la facture de montage des gradins (200 000 francs) à hauteur de 65 000 francs. Avenches Tourisme fait aussi sa part à hauteur de 40 000 francs, le reste étant à la charge des trois festivals.

Autant dire que la facture des deux autres manifestations va reprendre l’ascenseur pour 2020. «C’est embêtant, mais nous avons trouvé des solutions en 2017, on devrait y parvenir à nouveau», lâche Ludovic Frochaux, directeur de production d’Avenches Tattoo.

Déjà une pause en 2017

Pour rappel, Avenches Opéra, créé en 1997, avait déjà fait l’impasse sur l’année 2017. Loin des 52 000 spectateurs réunis dans les arènes en 1999 pour «Nabucco», «Le Barbier de Séville» (2015) et «Madame Butterfly» (2016) n’avaient attiré que 18 000 personnes, alors que 22 000 étaient attendues pour équilibrer les budgets. Aux 500 000 francs perdus en 2015, et récupérés suite à la vente à la Commune d’Avenches des gradins montés dans les arènes, était venu s’ajouter un déficit de 465 000 francs en 2016.

Le rendez-vous avait alors totalement revu son organisation en réduisant sa capacité à 3500 spectateurs par soir du fait de l’installation d’une scène couverte au centre des arènes, dès 2018. Ces changements devaient assurer les représentations sans tenir compte de la météo. Le spectacle avait aussi été revu. Intitulé «Opéra en fête», il proposait les plus beaux airs du genre. Avec 10 000 spectateurs l’an dernier, puis seulement 9000 cette année, la formule n’a pas rencontré le succès escompté. Sébastien Galliker